

LEÇON 18

Qu'est-ce qu'une chose ?

Nous posons dans ce cours une question, parmi celles qui s'inscrivent dans le cercle des questions fondamentales de la métaphysique. Elle s'énonce : « Qu'est-ce qu'une chose ? ». Question déjà ancienne. Elle n'est toujours neuve que parce qu'il faut sans cesse la poser à nouveau.

Martin Heidegger, *Qu'est-ce qu'une chose ?*

Chausse de grosses chaussettes, tes souliers de randonnée, et habille-toi assez chaudement. Une casquette, un chapeau, un bonnet pourquoi pas, ne sera pas inutile. Une veste coupe-vent. Tu peux même t'équiper d'une canne ou d'un bâton de promenade si tu n'as pas l'habitude des terrains inégaux. Bon, en général ils ont prévu des rampes fixées solidement à la paroi, des cordes où te tenir

lors de la descente ou de la remontée sur ces escaliers glissants. Tu ne risques rien, et d'ailleurs les normes de sécurité et le principe de précaution contraignent désormais les responsables de sites touristiques à des aménagements considérables. Sans parler du fait que la plupart des visiteurs sont des personnes du troisième âge, lesquels certes sont souvent plus sportifs et mieux conservés que les jeunes chômeurs, mais tout de même, personne ne souhaite un procès pour négligence. Il y a même parfois des ascenseurs.

Il faut dire que ce sont des lieux humides, glissants, et plus ou moins bien éclairés : je te propose la visite d'un aven. Ne rechigne pas. Prendre l'air ne te fera pas de mal, et ce te sera une bonne occasion de te dégourdir les jambes. Tu ne peux pas toujours ne vivre que dans la bibliothèque, fût-elle celle des plus grands penseurs. Et puis, je ne sais pas, pense à Orphée descendant aux Enfers pour aller chercher Eurydice, ou à Ulysse y conversant avec les fantômes des guerriers morts sur les champs de bataille de la guerre de Troie.

Tu es arrivé ? Gare ta voiture sur le parking et rejoins la file d'attente devant l'entrée du gouffre. L'aven d'Orgnac, l'aven Armand ou Marzal, le gouffre de Padirac, etc. Peu importe, entre nous... c'est toujours un peu la même chose. Note qu'au départ, la plupart du temps, ça ne paye pas de mine : un trou noir dans la roche. Parfois, c'est même aménagé en un bâtiment posé sur la cavité, qui sert de guichet où l'on te vend ton billet pour la visite,

et de boutique pour le cas où, tout à l'heure à la sortie, tu voudrais emporter un souvenir : la carte postale ou le porte-clés, le cendrier blasonné ou l'assiette murale, ou même pourquoi pas un beau morceau de quartz ou un fossile, tu pourrais t'en faire un presse-papiers. Je te vois déjà soupirer, mais je ne te demande pas de t'esbaudir : tu es là pour une « leçon de choses », comme on disait autrefois. Contente-toi de t'appliquer.

Ton billet en main, tu entres enfin dans la semi-pénombre de la grotte derrière les autres visiteurs. Il y a là quelques familles, parents et enfants, deux ou trois couples de retraités suréquipés (ils se déplacent en camping-car et s'habillent chez Décathlon), pas mal de vieilles venues en groupe (l'époque appartient aux veuves), et un énorme bonhomme qui halète bruyamment et qui déjà transpire en queue de cortège, et que tu ne tardes pas à escorter, tant les explications du guide, qui trotte avec les plus vifs, t'ennuient : les stalactites, les stalagmites, les concrétions de ceci et les cristallisations de cela, le temps que ça a pris pour se former, quelle plaie !

Tu es déçu, tu t'attendais à autre chose. Que l'on puisse même te faire payer pour des spectacles d'une telle banalité t'agace. Du coup, tu compatis aux plaintes du gros monsieur, qui doit faire de fréquentes haltes pour reprendre son souffle et s'éponger le front. Tu en profites pour te reposer toi aussi, tu grilles même une cigarette malgré les panneaux qui l'interdisent.

Mais ta propre lassitude, en ces lieux, a peut-être une autre origine. C'est que nous nous laissons facilement leurrer par la croyance que l'intérieur est quelque chose. C'est une illusion commune, et l'allégorie de la caverne de Platon, pour nous autres philosophes, n'y est peut-être pas pour rien. Cette idée d'un au-delà, d'une transcendance, d'un Soleil des Idées, est symétrique de cette autre, tout aussi factice, d'une intériorité, d'un en-deçà, d'une profondeur. Souveraineté ou Souterraineté, au fond, c'est tout un, et c'est le même tour de passe-passe. Le vrai monde, lui, le seul, n'est fait que de plis, et la surface ne recouvre rien d'autre que les détours de ses replis et les couches de ses pliures. Ruban de Möbius. Regarde, cette grotte où tu es : ce n'est que de l'invagination, l'écorce terrestre toujours mais chiffonnée, et là-dedans, dans les parties non visibles depuis le dehors, ça fermente, ça suinte, les humeurs gouttent et s'égouttent, et forcément ça crée des phénomènes qui ne se produiraient pas à la lumière du jour. Si tu fais l'expérience d'oublier au réfrigérateur un reste de pâtes ou de cassoulet dans un Tupperware, quand tu ouvriras le récipient tu y verras le résultat de semblables métamorphoses.

Et ce qui t'étonne alors, ce que tu peines à accepter, c'est cette idée que le dedans n'existe pas.

C'est un peu ce qui ressort du cours de Martin Heidegger sur « la chose », professé à Fribourg durant le semestre d'hiver 1935-1936. Heidegger s'y demande ce qu'est « l'intérieur » de la chose, et

tout en posant la question devant ses étudiants, il casse la craie avec laquelle il écrit au tableau noir, et il leur dit :

Cet intérieur, comment se présente-t-il au regard ? Allons y voir. Nous brisons le morceau de craie. Avons-nous donc rejoint l'intérieur ? Tout comme auparavant nous sommes de nouveau au-dehors ; il n'y a rien de changé. Les morceaux de craie sont quelque chose de plus petit ; mais plus gros ou plus petit, cela ne nous avance guère. Les faces des cassures ne sont pas aussi lisses que la surface précédente ; mais cela aussi est maintenant sans importance. Dès l'instant où nous voulons ouvrir la craie en la brisant et en la morcelant pour saisir l'intérieur, elle s'est déjà refermée, et nous pouvons toujours continuer jusqu'à ce que toute la craie soit réduite à un petit tas de farine.

Mais tu es interrompu dans ta belle rêverie spéculative par ton obèse compagnon, qui suffoque et gémit, t'apprend entre deux souffles qu'il a oublié de se munir de sa Ventoline. Il est en train, c'est visible et surtout audible au bruit de forge qu'il produit, de faire une crise d'asthme. Tu lui tapotes la main, tu l'éventes avec le prospectus que l'on t'a remis en même temps que ton billet à l'entrée, tu tentes de le reconforter en lui disant « Respirez ! » — or, c'est précisément ce qu'il ne parvient pas à faire.

Tu appelles à l'aide dans le silence de ces caves où se répercute ta voix, mais c'est peine perdue : le guide et le reste du groupe sont loin devant,

personne ne te répond. Tu allonges l'énorme à même le sol, tu déboutonnes sa chemise, libérant un corps de baleine blanche qui presque phosphore sous les cristaux scintillants de la voûte.

C'est tout de même étonnant : comment un corps humain peut-il retenir tant d'air dans un coffre si vaste ? Et cette bedaine ? Cette sphère ventrue, dure et tendue comme un ballon de foot géant, que recèle-t-elle ? Comme dit Heidegger : « Allons y voir » !

Tu sors ton eustache, ton fidèle surin dont tu déplies la lame. Tu te souviens de la première phrase de la sublime ouverture comme d'un opéra de *L'Économie libidinale* de Jean-François Lyotard : « Ouvrez le prétendu corps et déployez toutes ses surfaces. » Tu déplies ta lame, tu vérifies qu'elle est bien bloquée, tu perces le nombril et tu remontes jusqu'au sternum, libérant les sombres métrages d'intestin, les organes de la digestion, les reins, toute cette tripaille que tu crèves, faisant exploser le sang, la merde, l'urine, que sais-je encore.

Maintenant tu essuies ton outil sur la chemise du mort, tu te redresses. As-tu enfin compris ? : « L'«intérieur» est une illusion. »

Et à l'intérieur de toi ? Si maintenant tu contemples ton œuvre — ce spectacle de boucherie —, peux-tu décrire ce qui se passe en toi ?

Du remords ? Du dégoût ? De la tristesse ? Des regrets ? Une sorte de stupéfaction hébétée devant ce que tu te découvres être capable d'avoir fait ? Que

s'est-il passé? Quelle « chose » est donc arrivée là?
Et quelle « chose » es-tu donc maintenant devenu?
C'est au moins une question, qui n'est pas rien.
C'est quelque chose. Tu peux toujours y songer en
remontant vers la lumière.

Tiens-toi bien à la rampe.